

EPICENTRE FILMS ET C&M-SUD PROMOTION
PRÉSENTENT

MARIETA
SEVERO

LAURA
CASTRO

MARTA
NOBREGA

JOSÉ
DE ABREU

CLAUDIO
LINS

À NOS ENFANTS

UN FILM DE
MARIA DE MEDEIROS



WWW.EPICENTREFILMS.COM



CINE-SUD PROMOTION PRÉSENTE

À NOS ENFANTS

UN FILM DE
MARIA DE MEDEIROS

BRÉSIL/FRANCE - 107 MIN - DCP 2K - IMAGE 1:85 - SON 5.1 - COULEUR
VISA N° 154 428

SORTIE LE 23 FÉVRIER 2022

DISTRIBUTION

EPICENTRE FILMS

DANIEL CHABANNES
55, RUE DE LA MARE - 75020 PARIS
TÉL. 01 43 49 03 03
INFO@EPICENTREFILMS.COM

PRESSE

LAURENCE GRANEC /VANESSA FRÖCHEN

71, BD VOLTAIRE - 75011 PARIS
TÉL. : 01 47 20 36 66
PRESSE@GRANECOFFICE.COM







SYNOPSIS

Vera, qui a combattu la dictature dans les années 70, s'occupe aujourd'hui à Rio d'un orphelinat pour enfants séropositifs. Sa fille, Tania, essaye depuis plusieurs mois, avec sa compagne, Vanessa, d'avoir un enfant par PMA. Entre elles deux, un fossé s'est creusé...



ENTRETIEN AVEC MARIA DE MEDEIROS

À l'origine de *À nos enfants*, il y a une pièce de Laura Castro, la comédienne qui joue Tania dans le film. Une pièce que vous avez-vous-même jouée au Brésil. Qu'est-ce qui vous avait séduit dans ce texte ?

J'ai reçu la pièce en 2013. C'est un dialogue entre une mère et sa fille, un long dîner assez arrosé. La mère est tout sauf une conservatrice, elle est passée par la guérilla, la prison, la torture, l'exil. Aujourd'hui elle s'occupe d'orphelins séropositifs. Quand sa fille vient lui annoncer qu'elle attend un bébé, la mère pense d'abord qu'elle est désormais hétérosexuelle. Non, lui répond sa fille : le bébé est dans le ventre de ma compagne. Et c'est la limite de l'ouverture d'esprit de cette mère... J'avais trouvé la pièce intéressante parce que c'est un dialogue entre deux personnages très intelligents, qui ont des arguments très valables des deux côtés.

Je ne connaissais pas Laura Castro, ni comme auteure ni comme actrice, la pièce m'a appris beaucoup de choses sur les enfants dans les couples gay, sur les nouvelles formes de parentalité dans un Brésil confiant, où chacun avait des projets d'avenir, pour la société ou pour soi. J'ai été aussi agréablement surprise de voir, comment par rapport à l'Europe, il était facile pour une jeune compagnie de mettre sur pied un spectacle, et de faire venir

une actrice de l'extérieur. Le rôle de la mère avait été écrit pour la comédienne Marieta Severo, qui est une icône au Brésil – et qui a aussi été la femme de Chico Buarque ! Mais elle n'était pas libre et je l'ai remplacée. Sans avoir l'âge du rôle, mais, au théâtre, il est assez facile de vieillir, notamment par la voix, le travail corporel. Nous avons tourné ce spectacle pendant trois ans à travers le Brésil, avec des pauses, bien sûr. Et pour le film, j'ai cédé ma place à Marieta Severo.

Comment la pièce est-elle devenue un film ?

J'ai très vite proposé à Laura d'en tirer un scénario. Il me semblait que le propos pouvait être élargi et que l'on avait envie de voir les personnages que la pièce se contentait d'évoquer. Le tournage a eu lieu en 2018. Il s'est achevé précisément entre les deux tours de cette terrible élection présidentielle, quand la menace Bolsonaro se précisait. Je me souviens un jour d'être arrivée sur le plateau et d'avoir découvert l'équipe en pleurs face à ce qui était en train d'advenir. Le scénario du film s'est d'ailleurs assombri progressivement, à mesure que les nuages s'amoncelaient sur le pays. La grande différence entre la pièce et le scénario, c'est que l'on a renforcé le jeu de miroirs entre les deux personnages : la mère comme



la fille sont passées par l'expérience ou le sentiment de la perte d'un enfant. Toute l'histoire de Vera avec le fils disparu est nouvelle. C'était important pour moi de parler des disparus. J'ai réalisé au Brésil un long-métrage documentaire, *Les Yeux de Bacuri*, sur une survivante de la dictature, Denise Crispim, qui a perdu son compagnon, Eduardo Leite « Bacuri », après des mois de torture. Elle-même a subi en prison des sévices épouvantables, puis s'est exilée avec sa fille, d'abord au Chili, puis en Europe. Son histoire terrifiante a nourri le passé de Vera. Denise Crispim joue d'ailleurs dans le film : elle est « Tante » Clarisse, à l'orphelinat.

Cet orphelinat pour enfants séropositifs existe-t-il vraiment ?

Oui. La seule liberté que nous avons prise par rapport à la réalité, c'est de déplacer l'orphelinat dans un quartier un peu plus « chaud » que là où il se trouve réellement... On peut dire que Laura, qui joue Tania, et Marta Nobrega, qui a été sa compagne et qui joue Vanessa, ont résolu à leur façon la question posée par le film : elles ont chacune donné naissance à un enfant par procréation médicalement assistée, et elles en ont adopté un troisième. Et si ces trois enfants que je connais bien n'ont aucun lien de sang, quand on les voit ensemble, ils sont indubitablement une fratrie, et en viennent à se ressembler. Une autre question soulevée par le film, et difficile à résoudre, est celle que se pose Vera : doit-elle ou non écouter la préférence de Caïque, cet enfant dont elle s'occupe, concernant

la famille qui pourrait l'adopter ? Comment savoir ce qui est le mieux pour lui ?

Pourquoi avoir déplacé la localisation de l'orphelinat ?

Je voulais évoquer les mutations urbaines au Brésil. Souvent, au cinéma, l'image de Rio de Janeiro, c'est soit la carte postale touristique, soit le crime, les favelas sans loi. Or, ce n'est pas ce dont j'ai été le témoin : les années Lula ont permis l'ascension d'une partie de la classe populaire en classe moyenne. Mais aujourd'hui, des infirmières, des fonctionnaires, toute une partie de la classe moyenne ne peut plus se loger que dans les favelas.

La classe dominante a horreur de la mixité. Elle trouvait insoutenable que, pendant les années travaillistes, des gens pauvres puissent se permettre de voyager : dans un discours infâme, un ministre de Bolsonaro s'est indigné que les femmes de ménages passent leurs vacances à Disneyland... Pure fantaisie raciste, c'est évidemment faux, mais voilà la préoccupation d'une classe moyenne riche face aux trente millions de personnes que Lula a fait sortir de la misère.

Inscrire la pièce dans Rio de Janeiro aujourd'hui faisait donc partie intégrante du projet...

Absolument. J'avais très envie depuis longtemps de tourner à Rio, c'est une ville fascinante. Je me suis rendu compte pendant les repérages et en faisant mon découpage, puisque je fais moi-même le story-board de mes films, que c'est une ville qu'on ne peut

filmer qu'à la verticale. A cause de sa géographie même... Et cette verticalité se retrouve dans la société. Avec cette particularité que les gens qui habitent dans les gratte-ciels de luxe de Rio sont face à face avec ceux qui sont dans les favelas. Le relief les met au même niveau. J'ai pris du plaisir à travailler dans cette optique-là. On a beaucoup tourné dans le quartier de Santa Teresa, où habitent beaucoup de « bobos », c'est un peu le Montreuil de Rio. Il y a encore une partie qui est une favela, c'est un quartier un peu dangereux et magnifique, en hauteur, et les habitations ont des vues incroyables... Vera, elle, habite à Ipanema, en bas, près de la plage.

Tania et Vanessa sont-elles des « bobos » ?

Oui, elles appartiennent à la classe moyenne de gauche. Tania est sans aucun doute une jeune fille gâtée qui a un rapport conflictuel avec sa mère. Elle s'entend mieux avec son père, qui est avocat, certainement beaucoup plus à droite que Vera. Et, elle-même, si elle lutte pour ses droits d'être lesbienne et mère, par d'autres côtés elle est plus conservatrice que sa mère. Mais il faut noter le chemin parcouru dans un pays, le Brésil, qui est celui où l'on tue le plus de personnes transsexuelles, où le racisme et la violence envers les homosexuels sont toujours présents.

Vera est hantée par la résurgence de son passé. Comment avez-vous imaginé ces scènes oniriques ?

En interviewant Denise Crispim et d'autres survivantes de la

dictature brésilienne, j'ai appris que les tortionnaires réservaient aux femmes des sévices spécifiques qui avaient souvent à voir avec des animaux, c'était la fantaisie perverse de ces bourreaux. Ainsi, Denise raconte qu'ils la prenaient au milieu de la nuit, l'emmenaient dans un zoo et la jetaient dans une cage avec des fauves. C'était la nuit, elle ignorait de quel animal il s'agissait, réellement, lion ou tigre.... On la mettait dans la cage, on l'en retirait, on l'y remettait.

La poche des eaux qui éclate et attire des centaines de cafards, c'est arrivé ; le crocodile placé sur des femmes nues, cela vient aussi de témoignages... Pour Vera, il s'agit donc peut-être autant de cauchemars que de souvenirs. Pour moi, les cafards figurent aussi l'arrivée du fascisme actuel au Brésil. J'ai eu l'impression que les Brésiliens ont parfois été les derniers à se rendre compte de ce qui leur arrivait, c'était tellement clair, pourtant, que des égouts sortaient des files de Nazis... C'est le sens de cette séquence où l'on voit des pieds nus croisant des colonnes de cafards.

Jouiez-vous Vera de la même façon que Marieta Severo ?

Non, Marieta n'a pas voulu voir la pièce et nous avons joué le rôle de façon tout à fait différente. Comme je venais de finir ce documentaire, de vivre ce rapport avec Denise Crispim, qui est une femme expansive, rayonnante, je jouais une Vera plus extrême dans l'allégresse ou, au contraire, dans la peine. Marieta a pris un chemin plus



dur, elle joue une femme qui s'est endurcie. Parmi les femmes qui ont été frappées par la répression au Brésil, il y a celles qui s'en sortent par la joie, et celles qui n'y parviennent pas.

Marieta est une star populaire, mais très connotée à gauche, comme José de Abreu qui joue le père avocat. Leur situation n'est pas facile, car le courant bolsonariste est haineux. C'est vertigineux de penser que ces personnes qui ont vécu la dictature, et qui, pendant quarante ans, ont pensé qu'elles en étaient débarrassées, sont de nouveau mises au ban, attaquées par les nouveaux instruments de persécution que sont les fake news, etc.

Quel est le statut de Sergio, le fils de la compagne de cellule de Vera. Existe-t-il ou non ?

Son existence est volontairement ambigüe, il n'y a pas de réponse définitive, à chacun de se faire une idée... Une constante dans les témoignages des personnes dont des proches ont été portés disparus, c'est cette souffrance de ne pas savoir, d'attendre une vie entière que, par le plus improbable des miracles, la personne perdue soit retrouvée. Vera ne s'entend pas avec sa fille, elles ont des rapports conflictuels, arrive ce fils parfait, de gauche, prof d'université, qui s'intéresse à elle, à son histoire. Tellement parfait, obéissant tellement au désir de Vera que la question se pose : peut-il exister réellement ? Les familles des disparus parlent de ce moment très douloureux où l'on prend

son courage à deux mains et l'on accepte de mettre un terme à cet espoir fou. On se résout à enterrer la personne disparue. Prendre sur soi cette décision, c'est une grande souffrance.

La violence des soldats en armes pénétrant dans l'orphelinat, cela doit rappeler à Vera des souvenirs douloureux...

Ce qui commençait à être perceptible à l'époque de l'écriture et du tournage et qui est de plus en plus clair aujourd'hui, c'est la militarisation de la société brésilienne. La promotion des armes est un des axes de la politique de Bolsonaro. C'était important de montrer ces échanges de tir qui sont une réalité à Rio. Ces scènes avec des acteurs jouant des policiers armés ont été compliquées à tourner : on ne leur donnait leur arme qu'à la dernière minute et on la leur retirait dès la fin du plan. Parce que porter une arme, c'est s'exposer à se faire tirer dessus. Les gangs ont intercepté nos conversations au talkie-walkie, sans rien y comprendre, ils ont vu des policiers armés, c'était assez tendu. Aujourd'hui, la présence des milices armées est une réalité terrifiante. Et elles traitent les enfants comme on le voit dans le film.

Pensez-vous que les spectateurs prendront parti, certains comprenant la mère, d'autres la fille ?

À *nos enfants* sort d'abord en France, on verra quelles seront les réactions. À l'issue des représentations de la pièce, beaucoup de spectateurs

pointaient ce paradoxe de la procréation médicalement assistée dans un pays où il y a un si fort taux d'enfants abandonnés. Le public entrait dans la représentation comme on entre dans une discussion, en s'identifiant à l'une ou à l'autre de ces deux femmes,

et parfois en changeant d'avis selon les moments. C'était une des forces de la pièce que l'on a essayé de préserver dans le film : garder le dialogue ouvert. Dans le film, l'apparition du bébé résout tout. Quand l'enfant est là, il n'y a plus à discuter...

BIOGRAPHIE / FIMOGRAPHIE DE LA RÉALISATRICE

Maria de Medeiros Maria de Medeiros, née à Lisbonne, est une actrice et réalisatrice internationale. Elle a commencé sa carrière par la main de réalisateurs portugais comme João César Monteiro, Mario Barroso et Manoel de Oliveira. Elle a été récompensée au Festival de Venise par la Coppa Volpi à la meilleure actrice pour «Deux frères, ma soeur» de Teresa Villaverde.

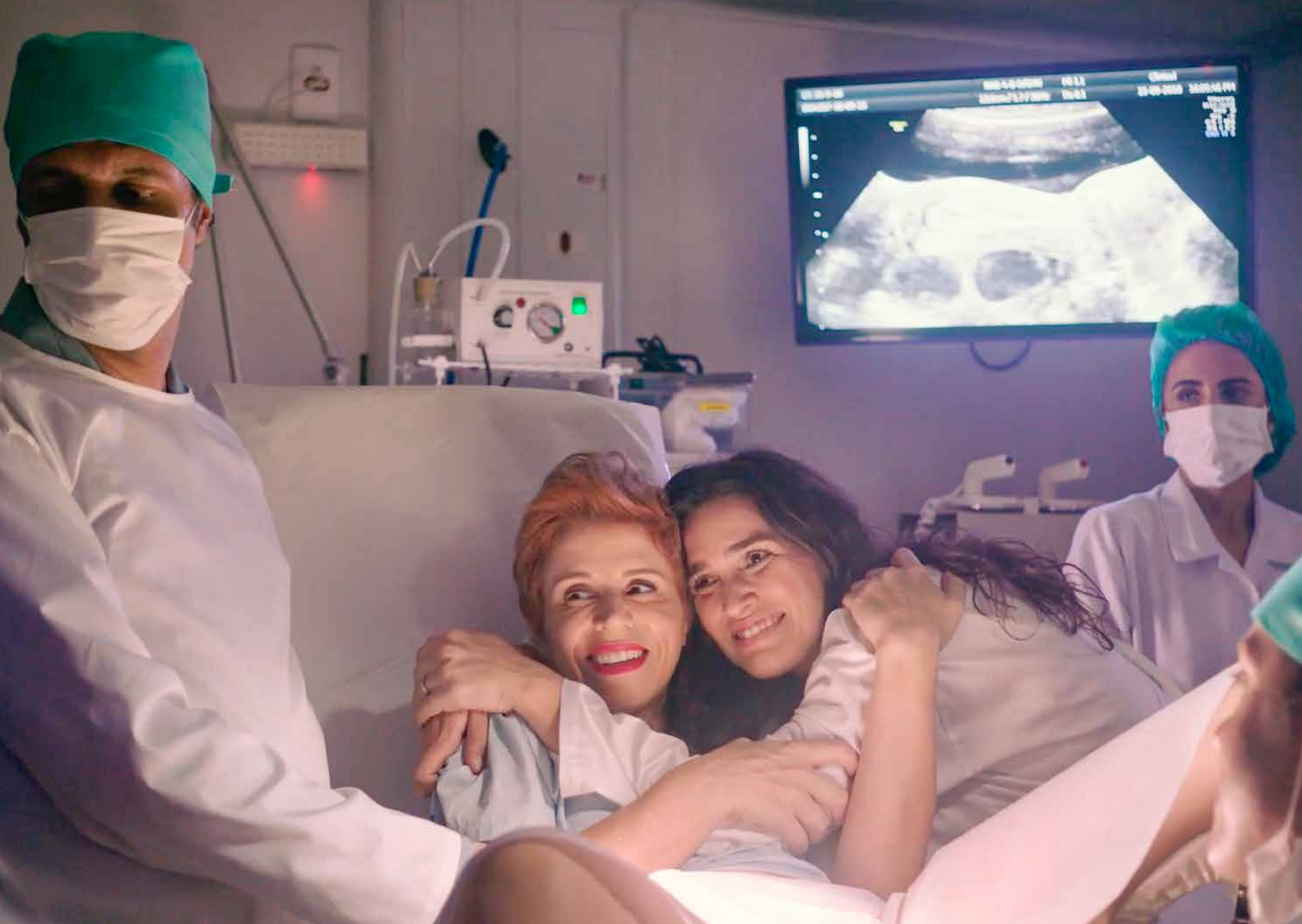
Elle tourne en France avec Chantal Ackerman, Christine Laurent, Suzanne Schiffman, Jean-Charles Tacchella, Serge Moati, Didier Le Pêcheur, Bernard Rapp, Christian de Chalonges, Gérard Pullicino, John Lvoff, Patrick Braoudé, Richard Berry, Marjane Satrapi, Pascal Rabaté, Mehdi Ben Attia, Eugène Green.

Son travail a été mondialement reconnu grâce à son rôle d'Anaïs Nin, dans «Henry and June», de Philip Kaufman, puis sa participation dans «Pulp Fiction» de Quentin Tarantino.

Son premier long-métrage comme réalisatrice, «Capitaines d'Avril» a été sélectionné au Festival de Cannes et a obtenu plusieurs prix internationaux.

Tout en tournant des deux côtés de la caméra, et passant de la fiction au documentaire, elle a poursuivi son travail au théâtre et fait des incursions dans la musique comme chanteuse et compositrice.

Elle est «Artiste pour la Paix» de l'Unesco et «Officier des Arts et des Lettres» en France.





LISTE ARTISTIQUE

Marieta Severo VERA
Laura Castro..... TÂNIA
Marta Nóbrega VANESSA
Adrei Cardoso CAÍQUE
Cláudio Lins..... SERGIO
José de Abreu FERNANDO
Ricardo Pereira..... ANTÔNIO
Aldri Anunciação..... PEDRO

Antonio Pitanga..... RODRIGO
Denise Crispim CLARICE

LISTE TECHNIQUE

Réalisation MARIA DE MEDEIROS
Scénario MARIA DE MEDEIROS, LAURA CASTRO
Directeur de la photographie EDGAR MOURA
Décors ANA PAULA CARDOSO
Costumes RENATA RUSSO
Son..... PEDRO SÁ EARP
Mixage RITA GARCIA SALAS
Montage..... MARIA DE MEDEIROS MANUEL DE SOUSA
Musiques originales..... JEFFERSON FELICIANO, CRISTINA BHERING, LAURA CASTRO
Producteurs..... LAURA CASTRO, MARTA NOBREGA, PAULA COSENZA, THIERRY LENOUEL
Producteurs associés..... CARLOS DIEGUES, DENISE GOMES
Co-producteur..... GUSTAVO ANGEL

Production exécutive..... GISELA CAMARA
Production. JLM PRODUcoes ARTISTICAS, QUEROSENE FILMES, LABOCINE, CINE-SUD PROMOTION
Co-production GLOBO FILMES, CANAL BRASIL
Ventes internationales..... JLM PRODUcoes ARTISTICAS
Distribution France..... EPICENTRE FILMS



FESTIVALS

Mostra Fire Barcelone, 2021

Cinelebu Festival internacional Chili, 2021

XVI Immaginaria Festival Internacional Film Festival of Lesbians and other Rebellious Women Italie, 2021

35 Mix Festival de Milan, 2021 - Meilleur scénario

Festival Baturu, Beijing, Chine, 2021

Festival International du Film Lesbien et Féministe, Paris, 2021 (mention spéciale)

Festival Écrans Mixtes, Lyon, 2021

Festival International de Films de Femmes de Créteil (FIFF), Paris, 2021

Festival international du film de Rio de Janeiro, Brésil, 2021

Les Rencontres de Salon de Provence, 2021

Festival Reflets du Cinéma Ibérique, Lyon, 2021

Festival Vues d'en face, Grenoble, 2021

Festival 5 Continents, Ferney-Voltaire, 2021

Festival « Et Alors ? », Perpignan, 2021

Festival Arte Mare, Bastia, 2021

Festival Chéries Chéris, Paris, 2021

Festival Face à Face, Saint-Étienne, 2021

Festival International du Film Politique, Carcassonne, 2022 (Prix des Etudiants)

Festival Désir ... Désirs, Tours, 2022

Festival Cinélatino de Toulouse, 2022

